

## Annie Ernaux : « Je ne pensais qu'à désobéir »

Annie Ernaux vient de publier « Mémoire de fille », un livre bouleversant sur deux années cruciales de sa jeunesse.

LE MONDE | 03.04.2016 à 07h38 • Mis à jour le 05.04.2016 à 10h00 | Propos recueillis par Sandrine Blanchard  
(journaliste/sandrine-blanchard/)



Portrait de l'écrivain Annie Ernaux chez elle. PATRICK GAILLARDIN POUR "LE MONDE"

**Lire aussi :** [Annie Ernaux, « fille de rien », grand écrivain](#) (livres/article/2016/03/30/fille-de-rien-grand-ecrivain\_4892076\_3260.html)

### Je ne serais pas arrivée là si...

... Si ma mère ! Et c'est sans hésitation possible ! Elle a été fondamentale. A cause de sa personnalité, de sa force, de son regard sur le [monde](#) et en particulier sur le [monde social](#) . Tout cela m'a portée, et m'a portée aussi dans la révolte. Elle voulait [tracer](#) mon propre destin. Elle en est largement responsable.

### Cette mère vous a toujours poussée à [aller](#) de l'avant. Elle voulait [vous donner](#) ce qu'elle n'avait pas eu ?

Elle voulait surtout me donner une vie intéressante, une vie indépendante – ce terme était très important. C'était moins la réussite matérielle que la réussite intellectuelle qui comptait pour elle. Quand elle s'aperçoit que je réussis bien en classe, elle va tout [faire](#) pour me [faciliter](#) cet accès et

notamment – ce qui était tout à fait exceptionnel pour les filles à l'époque – de littéralement m'empêcher de me **livrer** à une occupation féminine. Elle avait une forme de condescendance, presque de mépris, pour les femmes qui restaient à la maison parce que leur mari pouvait les **entretenir**. J'ai été élevée dans cette image négative du ménage. Lorsque mon père est mort, elle a dit, peu de temps après, une phrase que je trouvais terrible : « *Je vais **venir chez toi et je ferai ton ménage**.* » C'était pour me **libérer**. Cela signifiait « *je suis toujours là* ». C'est immense.

### **Quand vous repensez à votre mère, quelle est la première image qui surgit ?**

Matériellement, c'est l'image du feu. C'est une femme qui, comme elle le disait, ne s'est jamais laissée **marcher** sur les pieds. Mon féminisme, c'est à cause d'elle. Ma mère n'avait peur de rien. Elle était toujours en révolte. Avec des excès épouvantables de violence. On n'était pas dans la douceur dans la famille Duchesne ! J'ai reçu énormément de claques. Dans ce domaine je suis la légende de la **famille** !

### **Pourquoi ?**

Parce que j'étais un numéro ! Je me suis très vite opposée à l'autorité. Je ne pensais qu'à **désobéir**. J'étais beaucoup portée sur les questions sexuelles. Ma mère pensait que j'avais en moi toutes les possibilités du mal et j'en étais aussi persuadée moi-même.

### **Votre excellence scolaire, c'était pour faire plaisir à votre mère ou parce que l'école vous plaisait ?**

L'école me rendait heureuse. Fille unique, je retrouvais enfin des compagnes de classe. J'étais une bavarde invétérée. Et j'adorais **lire**. Mais je séparais mes lectures des **livres** achetés par ma mère de celles pour la classe de français.

### **Quels sont vos premiers souvenirs marquants de lecture ?**

« Autant en emporte le vent » de Margaret Mitchell que j'ai lu à l'âge de 9 ans. Ma mère l'avait acheté pour elle. Je suppose que c'est la manière dont elle en parlait avec les clientes dans l'épicerie qui m'a donné envie de le lire. Car j'adorais **être** sous le comptoir pour les **écouter** discuter. Ce livre représentait un monde pour moi. Je croyais à la réalité de cette **histoire**. J'ai même cherché dans le dictionnaire le nom de Scarlett O'Hara ! Je voulais en **savoir** plus que le livre ! « Jane Eyre » de Charlotte Brontë m'a aussi beaucoup marquée. Ce livre à la première personne est comme un fil rouge de l'existence. Il s'agit, là encore, de **vivre** une vie d'indépendance, sans domination. Ces modèles-là m'ont structurée.

### **Quels sont vos rêves de jeune fille ?**

Enfant, je n'ai pas de désir précis, l'avenir est ouvert. Avec mes amies, mes cousines, il y a l'imaginaire de l'**amour**. Dans des lettres que j'ai écrites à 16 ans, j'ai une répugnance pour le mariage. A l'époque on n'imagine pas d'autre moyen pour être avec un homme. J'ai très tôt le sentiment que le mariage n'est pas autre chose que la fin quasiment de la vie. Peut-être est-ce l'influence de la lecture d'« Une vie » de Maupassant, qui m'a ébranlée. Je l'ai lu à 13 ans en cachette et j'ai été complètement bouleversée.

### **Est-ce qu'une envie professionnelle se dessine ?**

Je sais que je ferai quelque chose. Ma mère m'a toujours rappelé qu'au cours élémentaire une religieuse lui avait dit : « Annie est un futur professeur. » Ça n'a pas manqué ! Dans les transfuges sociaux, les miraculés passent par là ; par un métier où il n'y a pas besoin d'avoir un héritage économique.

### **A partir de quand avez-vous cette conscience de classe ?**

Elle n'est jamais formulée. Même dans mon journal intime. Elle relève de la sensation et de la certitude : j'appartiens à un milieu modeste. J'ai cette conscience de classe dans le choix des amies, dans la différence que je sens. Je sais tout ce qui me sépare de certaines d'entre elles et en même temps j'ai ce désir de **connaître**. C'est un monde qui me paraît merveilleux, parce qu'il y a la musique classique, celle que j'ignore. La musique est vraiment, à ce moment-là de l'adolescence, le signe excluant. C'est celui dont j'ai le plus envie de m'approprier.

### Qu'est-ce qui vous manque le plus ?

Beaucoup de choses ! Mais ce n'est jamais de la jalousie sociale. C'est le sentiment d'un manque, d'une imperfection. Celui d'une injustice arrive beaucoup plus tard.

### Quand arrive-t-il ?

Je ne l'ai pas ressenti en moi-même mais dans des situations. Quand j'ai fait ma communion au pensionnat catholique d'Yvetot j'avais demandé si ma cousine – qui, elle, était à l'école publique – pouvait venir. Le jour arrive, on est au mois de mai, elle a mis sa plus jolie robe et un manteau de fourrure en lapin. La directrice vient vers moi : « *Où est votre cousine, je ne la vois pas ?* » Je lui réponds : « *Mais si, elle est là.* » Le visage alors de la directrice... c'était du mépris. Je ne l'ai jamais oublié. Des histoires comme celle-là, j'en ai des tonnes. C'est la force des transfuges quand ils admettent qu'ils le sont : ils en savent beaucoup plus sur le monde social, depuis la position qu'ils occupent, que ceux qui sont d'emblée dans le monde dominant.

### A quel moment vous avez ce sentiment d'avoir changé de classe sociale ?

Essentiellement en vivant loin de mes parents et en me mariant avec un garçon qui était de la moyenne bourgeoisie de droite.

### Qu'est-ce qui change alors dans la vie quotidienne ?

Les sujets de conversation ; le fait de [ressentir](#) la condescendance de votre compagnon vis-à-vis de vos parents et de votre milieu ; les fameuses manières de table et, ce qui m'a tout de suite beaucoup frappé, cette assurance dans le monde dont j'étais complètement dépourvue. On a l'impression que le monde est fait pour cette classe dominante et qu'il leur appartient de droit, de fait. C'est aussi lié au corps : cette maladresse d'avoir un corps plébéien, le côté « la paysanne ».

### Quelle est la première personne à qui vous parlez de votre envie d'écrire ?

A une nouvelle amie, que je rencontre lors de mon inscription en fac de lettres. En juin, alors que je suis reçue à la propédeutique, je me souviens d'écrire, en m'inventant un nom : « *Anne Saint-Claire publiera son premier roman.* » C'est très étrange. Par la suite, j'ai essuyé des refus justifiés. Les choses ne se sont pas passées de manière linéaire. La conséquence de ces refus, c'est la fuite dans la recherche d'une relation avec un homme. Puis une série de choses un peu dramatiques, tel que mon avortement. Finalement, je me retrouve mariée puis mère. Je ne peux pas [écrire](#) mais je ne cesse jamais d'y [penser](#). Mon mari, Philippe Ernaux, a lu mon premier texte, avec des commentaires peu agréables. Après je n'ai jamais donné à lire à personne. Très vite, je me pose des questions d'écriture : il n'y a pas d'histoire à [raconter](#). Ce n'est pas l'histoire qui compte mais ce qui était en jeu dans l'histoire. Dans ce qu'on a vécu, il y a quelque chose qui fait [avancer](#) la connaissance. Il y a plus en écrivant qu'en se rappelant.

### Vous aviez « l'envie de [visiter](#) la terre entière ». L'avez-vous fait ?

Cette envie a été très vite canalisée par les nécessités de la vie. J'ai finalement voyagé surtout à cause de mes [livres](#). Mais j'ai fait un [voyage](#) qui a été extrêmement important avec mon mari en 1972. J'avais 31 ans. Il était organisé par *Le Nouvel Observateur* (ancêtre de *L'Obs*) pour [rencontrer](#) Salvador Allende au [Chili](#). Ce [voyage](#) a duré deux semaines. Grâce au contact avec les poblaciones, j'ai fait un retour extraordinaire sur mon enfance.

### Pourquoi ?

Parce que je m'aperçois à quel point j'ai vécu dans un monde qui était proche parfois de ce que je voyais dans les poblaciones : le quartier ouvrier, la famille de ma mère où l'[alcool](#) faisait des ravages, etc. Surgit le sentiment d'avoir des choses à [dire](#). Et puis, pour [accompagner](#) le groupe, il y avait un journaliste littéraire du *Nouvel Obs*, Jean-François Josselin. On discutait beaucoup avec lui. Je ne sais pas comment ni pourquoi j'ai livré mon secret : que j'avais déjà écrit un texte. En dehors de mon mari, personne ne le savait. Jean-François Josselin voulait que je lui envoie. Je lui ai promis de le faire. Mais je n'ai pas tenu ma promesse. Ce premier texte de 1962 était très foutraque. Je ne racontais pas la réalité, il n'y avait rien de social, c'était une forme que je cherchais. Finalement, j'ai commencé à écrire un mois après ce voyage au bout de la terre.

## La politique vous a toujours intéressée...

J'appartiens à cette génération qui a été nourrie des récits des guerres du XX<sup>e</sup> siècle. Dans la famille mais aussi en classe où ma prof d'histoire nous lisait « Les cloches de Nagasaki ». Et puis la **politique**, j'en ai entendu **parler** depuis l'enfance sous la forme de café du commerce. Dans le café de mon père. Et ma mère a toujours voté. Je l'ai accompagnée pour la première fois dans l'isoloir en 1945. Elle allait même **assister** au dépouillement. Je suis toujours en attente d'un profond changement. Je constate depuis plusieurs décennies un mouvement irrésistible de la société vers une sorte de repli. Il n'y a pas de réelle acceptation des autres. J'ai enseigné en collège à Pontoise entre 1975 et 1977. Je me souviens d'une classe de troisième qui était difficile, agitée. Nous avons eu des **débats**. J'ai encore en tête les discours déjà populistes d'élèves me disant : « *Ma sœur n'a pas eu d'appartement HLM alors que des Arabes en ont eu.* » On traîne la question du racisme depuis longtemps.

## A quel moment avez-vous eu le sentiment plein et entier d'être écrivain ?

J'ai plutôt conscience d'un privilège, d'une chance de **pouvoir** faire quelque chose qui est – peut-être comme aurait dit ma mère – ce qu'il y a de plus beau. Je n'ai pas cherché à faire carrière mais à **préserver** la possibilité d'écrire. Cela devient très difficile d'ailleurs. Devant chaque livre à écrire, je ne suis rien, chaque fois c'est une lutte. J'ai réalisé ce rêve d'écrire et d'être publiée. Mais ce n'est pas le nirvana, le bonheur, ce n'est pas du tout ce que j'imaginai.

## C'est-à-dire ?

Je n'imaginai pas que ce serait un tel engagement ; la forme presque mystique que prendrait l'écriture. Il faut y **sacrifier** beaucoup de choses : la vie sentimentale, un peu familiale aussi. Je ne suis pas une grand-mère très disponible ! Quand on prend le pli, c'est fini. L'existence est informelle et vide sans écriture. Il ne s'agit pas de dire « *pas un jour sans une ligne* » mais d'être dans la recherche, d'avoir un **projet** et que tout se focalise autour de lui. **Vivre** avec un livre qu'il va  **falloir** écrire. « Mémoire de fille », j'aurais eu une grande culpabilité si je ne l'avais pas fait. « La Place » aussi.

## « Est-ce ainsi que les hommes vivent » : Vous vous êtes toujours posé cette question...

Oui. J'ai été immergée très tôt dans une communauté de gens. Vivre du matin au soir avec des clients d'une épicerie-café, sans intimité familiale ou presque c'était le sentiment d'être traversé, très tôt, par toutes sortes de conversations et de langages. Ensuite, **changer** de classe sociale, c'est-à-dire changer de monde, dispose à **observer**, à se **poser** cette question. Les clivages sociaux restent toujours très forts. La société française demeure une forme d'aristocratie avec ses fastes, son décorum, ses classements...

## Quelle place a eu la religion dans votre vie ?

Une grande place. Tous les jours au pensionnat il y avait l'histoire sainte et les prières. Pour ma mère, l'important était d'avoir de la religion : une croyance en Dieu et se **conduire** conformément à une règle morale. Elle croyait en l'efficacité de la prière. Alors que lorsque ma sœur est morte de diphtérie, la prière n'a pas fait grand-chose. J'étais vraiment marquée par les sacrifices à faire et par la culpabilité sexuelle de ma première confession à l'âge de 7 ans : je m'accuse d'avoir eu des gestes indécents et je me prends une volée de bois vert du confesseur. Donc je comprends que je suis pratiquement damnée.

## Qu'en reste-t-il ?

Il en reste ce qu'on pourrait **appeler** un hypotexte. C'est aussi comme un premier monde. Même si je suis persuadée que c'est le néant qui nous attend, je fais comme s'il y avait quelque chose qui devait être sauvé et dont j'étais dépositaire. Ce n'est pas mon âme, c'est ce que je fais. C'est très différent. On pourrait dire que la littérature ou l'écriture a remplacé Dieu, d'une certaine façon. Ou encore qu'écrire est la mission qui m'a été donnée.

## Comment avez-vous vécu les attentats ?

Ce matin, à la radio, j'étais frappée par ce que disait très posément un jeune garçon sur **France**

Inter : oui il y a de la violence mais pas autant que lors des grandes guerres précédentes ou qu'en [Syrie](#) . Ce n'était pas dit par passivité mais comme une sorte de ressenti de ce qu'est le cours de l'histoire. Le plus dur est d'essayer de [comprendre](#) et de savoir qu'on ne pourra pas comprendre au moment présent ; ce sera plus tard. Ce qui frappe aussi – et c'est terrible à dire – c'est la facilité avec laquelle on intègre ce qui arrive. Au lendemain des attentats de Bruxelles, dans le RER entre [Paris](#) et Cergy, un homme et une femme n'avaient que ouï-dire de ce qui s'était passé à Bruxelles. « *Il me semble qu'il s'est passé quelque chose* », disait la femme. C'était tout. Cette vie qui continue, cela m'a frappée. Ils n'ont parlé que de [travail](#) , de congés, d'enfants... C'était un jour comme les jours.

**Propos recueillis par Sandrine Blanchard**

---

A lire : « Mémoire de fille », éditions Gallimard

---

« **Je ne serais pas arrivé là si ...** » : retrouvez tous les entretiens de La Matinale ici ([/je-ne-serais-pas-arrive-la-si/](#))